

On s'abonne à Lyon,
Rue de la Préfecture, 2,
A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend
dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS
doivent être adressés franco au bureau
de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :
Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.
Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :
25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré
pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Le Prix de Peinture, OU LE MODÈLE.

Il paraît que de tout temps, grâce à leur expérience, les parents se sont cru le droit de contrarier les inclinations de leurs enfants. Dans les plus pauvres comme dans les plus riches familles, ce droit, presque toujours contesté, a produit de grands malheurs et de grandes vertus ; ici c'est l'orgueil, plus loin c'est la tendresse qui commandent et qui ne se font pas plus obéir l'un que l'autre. La noblesse et l'opulence redoutent les mésalliances ; la pauvreté craint l'égalité qui la condamne à d'éternelles privations. Tous les obstacles que l'amour doit vaincre viennent de là ; cette lutte des pères qui raisonnent et calculent avec leurs enfants qui aiment et espèrent, n'est pas près de finir. Unissez du premier coup tous les cœurs qui prétendent être destinés les uns aux autres ; comblez les vœux de toutes ces âmes exaltées qui croient avoir trouvé l'objet d'un bonheur idéal dans l'être que la société a séparé d'elles ou que la misère en a trop rapproché ; éteignez par le mariage le feu de toutes ces jeunes imaginations, et vous supprimerez la source de toutes les grandes pensées, de tous les grands talents ; vous n'aurez plus d'histoires tragiques pour défrayer vos drames et vos romans, et le feuilleton lui-même languira, privé de ces aventures qu'y vient chercher depuis peu l'avidité curieuse du lecteur.

Point de récits intéressants sans un amour contrarié ; point de ces catastrophes qui produisent de si délicieuses émotions, sans l'obstination du gothique descendant des seigneurs féodaux ou de l'opulent banquier qui refuse sa fille au jeune étudiant arrivé de province et dont une famille entière s'est cotisée pour payer les études ; point d'intérêt dans un récit réel ou imaginaire, sans les larmes ou les prières d'une pauvre femme qui conjure son fils bien-aimé, espoir de sa vieillesse, soutien futur de frères plus jeunes que lui, de ne pas s'allier à la fille de la veuve dont ils sont les voisins, ce qui, en ajoutant une gêne plus grande à celle qu'ils souffrent déjà, doit les priver de toutes leurs ressources et de tout son avenir.

Comment en effet Hippolyte Ménard, jeune élève en peinture, peut-il songer déjà à se marier avec Eugénie Chardon, sans avoir touché encore le produit d'un premier portrait, sans avoir concouru pour le prix de Rome, qui semble ne plus devoir couronner ses travaux, maintenant que, tout préoccupé de son amour, il songe plus à vaincre la résistance de sa mère qu'à profiter des leçons du peintre célèbre dont il est l'élève ? C'est grâce à des dispositions qui s'annoncent de la manière la plus brillante qu'il est admis dans un atelier où tous ses camarades payent à leur maître une contribution bien au-dessus du modeste revenu de sa mère. C'est à force de privations et de veilles que celle-ci est parvenue à soutenir son fils et à lui fournir tout ce qui lui est nécessaire pour

suivre la carrière dans laquelle il est destiné à percer un jour. La tendresse d'Hippolyte pour sa mère n'avait point diminué, l'enthousiasme qu'il éprouvait pour son art ne s'était point affaibli, et cependant sa main tremblante ne traçait plus sur la toile que des esquisses imparfaites ; il écoutait à peine les observations de son maître et ne songeait plus à mériter ses encouragements ou à surpasser ses rivaux, si ce n'est par la promptitude avec laquelle il terminait sa tâche pour quitter plus vite l'atelier. L'année précédente il s'en était peu fallu qu'il n'eût figuré parmi les lauréats du concours de peinture et qu'il n'eût été envoyé comme eux à Rome aux frais du gouvernement. Insensiblement cette espérance qui faisait battre si vivement son cœur semblait s'être éteinte ; il passait une partie de ses journées auprès d'Eugénie ; elle lui était devenue plus nécessaire que la gloire, plus chère que la fortune, et la crainte de la quitter pour si long-temps enlevait tout son prestige à ce prix autrefois tant désiré et qu'il était si près d'atteindre.

En vain Eugénie, dont l'âme égalait la figure, par un de ces dévouements de jeune fille qui ne semblent éprouver l'amour que pour arriver à la sublimité de la vertu, cherchait à le détourner d'elle en lui prouvant qu'il allait manquer sa carrière ; en vain elle lui remettait devant les yeux la position de sa propre famille qui devait faire ajourner long-temps encore leur mariage, et lui peignait les alarmes bien naturelles de sa mère pour un projet qui devait tromper toutes ses espérances, Hippolyte ne répondait que par ce silence qui renferme à la fois tant de doutes et de sécurité ; la mère d'Eugénie, qui était toujours présente aux entretiens des jeunes gens, se joignait à sa fille, et par des représentations pleines de douceur et des promesses pleines d'affection, l'engageait à songer à l'avenir et à remettre à son retour de Rome l'union que tout rendait impossible aujourd'hui.

Long-temps Hippolyte fut insensible aux reproches de son maître, aux larmes d'Eugénie, à la douleur de sa propre mère ; d'affreux pressentiments tourmentaient son esprit, et cependant, sous l'empire d'une passion profonde, il fallait se résoudre à suivre la route que la raison lui indiquait. Il est des moments terribles pour l'artiste au commencement de sa carrière ; l'amateur qui doit plus tard acheter ses tableaux ne paye que le chef-d'œuvre, sans se douter des larmes qu'il a souvent coûtées. Il est de ces moments où, bien certain que l'on ne doit plus rien attendre du sort si l'on ne parvient pas à se dompter soi-même, on prolonge ses souffrances et ses angoisses par une hésitation volontaire ; on s'imagine qu'on peut choisir encore, lorsqu'il ne vous reste qu'un seul parti à prendre. Mais cet état ne pouvait durer pour le jeune Ménard. Quelques mois lui restaient encore pour se préparer au concours et reprendre tous ses avantages ; on eût dit qu'il apportait moins d'ardeur dans ses travaux pour jouir plus librement du douloureux

bonheur qui lui restait encore. Un jour que toutes les personnes qui s'intéressaient à lui, tous les êtres dont le bonheur et l'existence dépendaient de ses succès futurs, avaient renouvelé leurs prières et s'étaient efforcés de réveiller son courage : « Ne doutez plus de moi, leur avait-il répondu, je suis sûr de gagner le prix ; mais qui me répondra que dans trois années je retrouve tout ce que j'aimais ! » On parvint à calmer ses inquiétudes. Que d'importants résultats pour lui et pour sa famille étaient attachés à ce prix qu'il semblait si fort redouter ! Il irait perfectionner son talent sous le beau ciel de l'Italie ; et de Rome il pourrait envoyer à sa mère le fruit de ses économies et le produit de ses premiers travaux. Pendant son absence les deux mères se réuniraient souvent ; Eugénie travaillerait sous leurs yeux, et avec elles, à ces ouvrages de broderie qui les faisaient vivre. A son retour il lui épargnerait tant de fatigues et de veilles, lui seul pourrait pourvoir aux besoins des deux familles, l'aisance règnerait dans son heureux ménage, et il serait enfin dédommagé des souffrances d'un si long exil par l'amour de sa femme et le bonheur de ses deux mères.

M^{me} Ménard, après avoir cherché en vain à combattre l'inclination de son fils pour Eugénie, avait compté un peu sur l'absence pour l'affaiblir et sur le temps pour l'effacer entièrement ; elle ne niait pas les excellentes qualités de cette jeune fille, mais son orgueil maternel ne pouvait se résigner à voir aboutir à un si pauvre mariage tous les projets qu'elle avait formés pour son fils et tous les sacrifices qu'elle avait dû faire pour lui assurer l'avenir que donne toujours le talent. Aucune disproportion de rang ou de fortune n'existait entre les deux jeunes gens ; ils n'avaient rien ni l'un ni l'autre, et tous les deux étaient nés dans la même classe. Mais les premiers succès d'un fils exaltent l'orgueil maternel, et du sein même de sa misère laissant presque tomber un regard de mépris sur une misère voisine, M^{me} Ménard voyait une disproportion immense entre la jeune fille condamnée toute sa vie à des travaux d'aiguille et le jeune homme appelé à conquérir la richesse et la célébrité dans les arts. Ainsi la pauvreté elle-même a ses prétentions ; et des unions qui au premier coup-d'œil sembleraient parfaitement assorties, trouvent encore des résistances dans les plus humbles familles, non par l'inégalité des conditions, mais par cette différence des destinées qui ouvrent toutes les carrières aux hommes et ne semblent en réserver qu'une seule aux femmes.

Trois mois s'étaient écoulés depuis qu'Hippolyte Ménard avait pris l'engagement avec sa mère et avec lui-même de remporter ce premier prix de peinture qui devait le séparer de la jeune fille sage et modeste à laquelle il voulait consacrer toute sa vie. Il y a dans le talent et dans la volonté une force, une puissance qui ne manque jamais à celui qui veut l'employer. Le jeune Hippolyte était entré en loge avec cette confiance qu'il avait retrouvée en lui-même et que son maître n'avait plus. D'autres concurrents avaient obtenu toutes les préférences de ce dernier, pendant tout le temps qu'Hippolyte, découragé, oublieux des premières espérances qu'il avait fait concevoir, avait pour ainsi dire renoncé à lui-même. Cependant, vers les derniers moments, il semblait s'être réveillé un peu, et son esquisse d'épreuve avait paru suffisante pour le faire admettre au concours ; mais on ne mêlait plus son nom à ceux de ses jeunes rivaux qui avaient le plus de chances pour le prix, et qu'on désignait d'avance pour ce voyage de Rome, objet de leurs jeunes ambitions et de leurs rêves les plus doux.

Le jour fixé pour l'exposition des tableaux des jeunes élèves était arrivé. Le matin de ce jour, un regard plein d'amour et de tristesse avait été pour Hippolyte comme un présage de victoire et de séparation ; son maître qui venait de voir sa toile s'était vivement rapproché de son élève, lui avait serré la main et l'aurait presque embrassé, s'il n'avait pas craint de s'être trompé encore, et s'il ne lui avait pour ainsi dire gardé rancune de cet oubli prolongé d'un talent qui lui avait fait reporter sur d'autres des espérances plus légitimes.

A peine la salle d'exposition avait-elle été ouverte au public que toute incertitude avait cessé ; la foule se portait et s'arrêtait devant le tableau de notre jeune artiste ; le jury ne tarda point à confirmer le jugement du public, et Hippolyte se vit couronner au sein de l'Institut aux acclamations de ses concurrents eux-mêmes. Eugénie ainsi que sa mère avaient assisté à son triomphe, et elle n'était pas la seule qui eût répandu quelques larmes quand le jeune élève, fendant les flots de l'assemblée nombreuse qui l'applaudissait, s'était précipité dans les bras de son maître.

M^{me} Ménard, au comble de la joie, avait entendu sans inquiétude toutes les protestations d'amour, tous les serments que s'étaient prodigués les jeunes gens dans les derniers jours qui avaient précédé le départ de son fils ; elle était presque parvenue à surmonter pour elle-

même les craintes et le chagrin d'une si longue absence, en songeant à tous les avantages qu'elle devait produire, et surtout à l'inévitable refroidissement d'une passion qu'elle redoutait plus que l'éloignement de son fils.

Le triomphe d'Hippolyte n'avait fait que redoubler son amour ; il l'attribuait en partie aux nobles exhortations de celle qui, l'aimant plus qu'elle-même, avait préféré sa gloire à son propre bonheur. Le jour du départ était venu ; les deux amants avaient pris leurs précautions pour assurer leur correspondance, et c'était dans sa modeste demeure qu'Eugénie avait reçu les adieux de son ami. Celui-ci, accablé de douleur, l'avait quittée pour aller rejoindre ses camarades qui devaient l'accompagner jusqu'à la voiture.

Pendant qu'il court à Rome perfectionner son talent et mener cette vie d'artiste si remplie de plaisirs et si féconde en inspirations ; tandis qu'environné de tous les types du beau dans les arts comme dans la nature, il s'habitue à un séjour qui lui offre tant de fêtes, tant de chefs-d'œuvre, et où il rencontre à chaque pas ces formes ravissantes qu'il doit reproduire un jour, nous resterons auprès de la triste Eugénie, et nous raconterons rapidement les événements qui survinrent pendant son absence dans les deux familles. (La suite au prochain numéro.)

La Semaine de Pâques, et les Comédiens de province à Paris.

Les personnes qui aiment à admirer des modes excentriques peuvent se procurer ce plaisir une fois par an, en se rendant au jardin du Palais-Royal pendant les jours de la semaine sainte. Ce jardin qui, pendant les cinquante autres semaines de l'année, est seulement le lieu de rendez-vous de tous les francs gamins et de tous les moineaux francs du quartier du Palais-Royal, devient pendant la semaine de Pâques le lieu de refuge de tous les acteurs de province. — C'est là que les directeurs viennent recruter leurs sujets ; et en même temps qu'il se tient une foire aux jambons sur le boulevard St-Martin, il se tient dans le jardin du Palais-Royal une foire aux comédiens.

Je vous laisse à penser si l'on rencontre des costumes bizarres dans cette troupe composée de tout ce que la France compte de pères-nobles, de barytons, d'amoureux, de trials, de laruettes, de ténors et de basses-tailles ! On voit des habits fantastiques, des redingotes prodigieuses et des polonaises incroyables.

Une heure de promenade dans le jardin du Palais-Royal, au milieu de cette nuée d'oiseaux qui sont venus s'abattre de tous les coins de la France, en apprend plus sur les mœurs dramatiques que la lecture de *Gil Blas*, du *Roman comique*, et de vingt autres ouvrages où l'on a essayé de peindre la figure si originale et les habitudes plus originales encore du comédien de province.

Puis, n'est-ce pas une chose amusante que toutes ces rencontres imprévues, que toutes ces connaissances soudaines d'amis qui, ne s'étant pas vus depuis dix ans, se retrouvent tout-à-coup ? La troupe de Bordeaux vient fraterniser avec celle de Strasbourg, Lille vient donner la main à Marseille, et Toulon saute au cou de Rouen.

C'est un embrassement général : on se croit transporté au bon temps de l'âge d'or, où tous les hommes étaient frères. Et pourtant ces pauvres diables sont loin de l'époque en question : interrogez plutôt leur poche et leur gousset. — Après les embrassades arrivent les questions sur les engagements passés et futurs, et surtout sur les succès obtenus sur les différents théâtres. Ici nous devons avouer que la modestie n'est pas toujours l'apanage de ces messieurs : ils se font réciproquement des récits de triomphes quelquefois bien fantastiques ; il leur arrive même de se distribuer des couronnes imaginaires, et ils transforment en fleurs les fruits qu'ils ont reçus du parterre.

Quand ils ont bien causé, les amis songent au dîner ; celui qui a de l'argent paye pour celui qui n'en a pas. Les ténors se permettent le restaurant à la carte ; les basses-tailles et les amoureux se contentent de dîner à 2 francs ; les autres artistes descendent encore un peu plus bas l'échelle gastronomique, et vont savourer les biftecks des restaurants à 32 sous, à 25 sous, voire même à 17 sous.

Et enfin le malheureux figurant, qui ne rencontre pas d'ami, et qui ne trouve pas dans sa bourse le moindre sou de Monaco, tire de la poche de son paletot doublé en affiches de spectacle quelques vieux morceaux de pain desséchés, et, à l'instar du comédien de *Gil Blas*, il peut faire une promenade en trempant ses croûtes dans le bassin du Palais-Royal. (La Corbeille.)

Guignon !!

J'étais étudiant en droit ! j'avais des dettes et des maîtresses..... c'est la règle !

Il est inutile de dire que le nombre de mes dettes excédait celui de mes maîtresses. Cela est facile à comprendre..... Les maîtresses vous quittent et les dettes vous restent.... Il n'y a pas compensation !

Un jour, je descendais la rue St-Jacques, en mangeant des marrons et en fredonnant la dernière romance de M. Panseron.... Tout-à-coup j'aperçois à une fenêtre de rez-de-chaussée, entre un rosier et une cage d'écureuil, le plus joli petit minois de grisette !....

Je devins amoureux fou !

Je ne jouais plus au billard, je n'allais plus au cours, je désertais les bals du Panthéon, je méprisais le cigarre et l'estaminet.

J'étais un homme mort.

A six heures du matin, j'allais me poster contre une borne en face de la délicieuse fenêtre de rez-de-chaussée.

J'attendais que le joli petit minois parût entre la cage de l'écureuil et le rosier en fleurs. Et puis, restant là en contemplation, je ne bougeais de ma place que pour aller, aux heures de repas, acheter un petit pain de gruau chez le boulanger du coin. Qu'il plût ou qu'il neigeât, j'étais immobile jusqu'au soir. Et je n'ai pas de parapluie !

Je devenais maigre à faire peur.

Ma Dulcinée avait une sœur qui travaillait à ses côtés ; elle était plus âgée qu'elle, et louchait. De temps en temps, cette sœur levait la tête et la tournait vers moi ; et quoique je n'aie jamais beaucoup aimé les regards de travers, je vous assure que les siens m'étaient bien doux, parce qu'ils me semblaient les interprètes complaisants d'un amour plus jeune et plus timide.

Enfin, lorsque je crus que mes fonctions quotidiennes m'avaient assez fait connaître, je résolus de risquer un grand coup...

Je couchai sur une feuille de papier-Weynen une déclaration bien tendre, je m'introduisis hardiment dans la loge sombre et noire du portier de la maison où demeurait l'objet de ma flamme, et je le priai, en lui glissant cinq francs dans la main, de remettre mon poulet à la plus jolie des deux sœurs.

Je demandais un rendez-vous pour le lendemain au soir ! Elle y vint !... Je la conduisis dans ma chambrette où je me gardai bien de me servir du briquet phosphorique !... Permettez-moi de tirer ici le rideau pour un instant !... Au bout d'une heure, nouveau Saint-Preux, je reconduisis ma Julie éplorée à son domicile légal !... Nous passons sous un réverbère... Je la regarde une dernière fois avec amour !...

Grand Dieu ! Mort et passion ! Désespoir !

C'était l'ainée ! C'était celle qui louchait !

Je cours chez le portier... J'éclate en reproches sanglants !...

— Dame ! Monsieur, me dit-il avec le plus grand sang-froid du monde... Vous m'avez recommandé de remettre le billet à la plus jolie... Je crois, à mon sens, avoir bien rempli votre commission...

Je considère le malheureux... Il louchait aussi... On ne pouvait mieux tomber !

Trois fois guignon !

L. C.

REVUE THÉÂTRALE.

Les hommes et les choses passent vite. Lorsqu'une nouvelle année théâtrale commence, nous faisons de la réception des artistes une bien grande affaire ; il nous semble en effet que nous allons engager tout un long avenir, et bientôt nous sommes étonnés d'avoir usé tant d'inutiles démarches, car le moment est venu où le personnel des théâtres se renouvelle encore. Si court que soit toutefois le temps qui sépare une année de l'autre, trop souvent il arrive que cet intervalle laissé à l'appréciation a modifié nos jugements, a désarmé nos préventions, et l'artiste auquel nous avions voulu fermer l'accès de notre scène, s'éloigne chargé de nos regrets et de nos couronnes. C'est que si nos capricieuses colères sont promptes à s'armer, la raison recouvre bientôt le calme de son empire. Au commencement de l'année 1838, que ne disait-on pas sur la ruine de nos deux théâtres ? Tous les genres étaient démontés ; l'opéra perdait sa voix, le ballet ne pourrait plus marcher et le vaudeville était déshérité de son esprit. Malgré ces prédictions sinistres, la fortune directoriale, bien loin d'être compromise, s'est déjà faite immobilière, et les représentations ont été favorisées de l'affluence publique ; il est même passé en proverbe que presque sur tous les points les modifications du personnel théâtral allaient être de fâcheux changements, et nous avons pris goût à ces troupes que dans notre précipitation

nous anathématisions naguère. Que le passé serve de leçon à l'avenir ; et ne perdons pas tout espoir en voyant s'opérer des faits que notre injustice a provoqués peut-être. Si dès le principe nous avions honoré nos artistes de la sympathie que leur mérite a su nous arracher, très-probablement ces hommes n'auraient pas songé à s'éloigner de nous, et notre conduite dans le mois qui commence va de nouveau déterminer nos appréhensions ou notre sécurité de l'année 1840.

Nous aurions trop à dire, si dans cette feuille nous voulions rappeler tous les éclatants adieux dont nos deux scènes viennent d'être les témoins ; sans nommer personne dans la crainte d'oublier quelqu'un, nous accompagnerons, nous aussi, de nos vœux les sujets qui nous quittent, et d'avance nous prévoyons pour eux d'égaux succès en d'autres villes. Un jour, sans doute, nous aurons l'occasion de parler d'eux encore, en les voyant revenir. Pour le moment soyons avarés d'éloges, car les regrets portent malheur à ceux qui ne les recueillent point. D'autres artistes approchent ; nous ne devons point regarder en arrière, si nous voulons leur offrir un accueil impartial. Comment applaudir à la fois à deux puissances dont l'une détrône l'autre ?

Après ces considérations générales, parlons un peu moins des personnes et un peu plus des choses de la semaine. Au milieu des préparatifs de départ et de clôture, trois ouvrages nouveaux ont cependant vu le jour. Quelques mots sur chacun d'eux.

Grand-Théâtre.

Le ballet de la *Belle au Bois dormant* vient de procurer un beau triomphe aux décorateurs et aux machinistes. Malheureusement nous croyons fort que tout le mérite de cette composition est dans la ruineuse mise en scène, à l'exception de deux pas dansés, l'un au premier acte, et l'autre au deuxième. L'art chorégraphique se trouve sacrifié aux enchantements féeriques ; et nous ne voyons guère que M^{me} Siran, M^{lle} Bartholomin et M. Murat qui puissent un peu s'applaudir de ce ballet. Que de frais ont cependant été faits pas la direction ! Ici l'éclat des costumes, et la splendeur des repas, et les flammes artificielles qui s'échappent des urnes. Là, des changements à vue, de sauvages forêts, des créatures plus sauvages encore, des singes se suspendant aux branches des arbres, des chauve-souris planant sur les danses du sabbat, et des coursiers ailés traînant un char ruisselant d'or. Là encore, une grotte des profondeurs de laquelle nous dominons et les vallées et les fleuves. Puis tout ce tableau d'une belle nature semble prendre la vie et marche devant nous. Le fleuve s'écoule, la nacelle dompte l'élément, les rives fuient, les hautes montagnes se remuent, les villages, les remparts paraissent et disparaissent. Nous entendons la chute des eaux de l'écluse ; nous courons le monde sans sortir de la grotte.

Quelque extraordinaire qu'ils puissent paraître tout d'abord, ces faits sont vrais ; mais il ne faut point oublier que la *Belle au bois dormant* nous reporte au siècle tout-puissant de la fable, et pour la baguette des fées quelle chose, je vous le demande, saurait être impossible ? Aussi, voyez comme les révolutions montent de la terre au ciel : il n'y a qu'un moment vous aperceviez une campagne inondée par des flots de soleil, et maintenant vous avez passé au travers du crépuscule, vous touchez aux régions d'une nuit étoilée ; les pâles lueurs de la lune se réfléchissent dans les vagues de l'onde, et c'est à la faveur de ce poétique demi-jour que vous abordez presque au seuil d'un palais dont vous admirez de loin les flammes du Bengale.

A lui seul, ce panorama doit amener le succès populaire de la *Belle au bois dormant* ; cependant tout n'est pas encore là : la salle intérieure du palais et la vue de cette cour, que le sommeil a pétrifiée pendant cent ans, forment un beau spectacle que la variété des poses remplit d'originalité. Plus tard, le temple d'amour étincelle d'or et de pierreries ; c'est une grandiose coquetterie. Ajoutez à cela une par-tition d'Héroid, savante, expressive, imagée, et vous comprendrez avec nous que si la *Belle* s'est éveillée trop tard, elle ne doit pas au moins s'endormir avec cette année théâtrale.

Gymnase.

La représentation donnée au bénéfice de M. Alexandre avait attiré un grand concours de spectateurs, et cela s'explique soit par le nom de l'artiste bien-aimé, soit par la composition de l'affiche. Les deux troupes avaient fourni leur contingent à cette soirée. L'une se faisait représenter par son *Ambassadrice*, l'autre se présentait sous le patronage de M^{lle} Bernard et de Marie. Tout a été bien accueilli, parce que tout méritait un bon accueil. M^{lle} Bernard n'est guère qu'une esquisse de la *Vieille* ; mais la copie est faite avec esprit, et M^{me} Adam donnait du prix à cette capricieuse blutette. Depuis long-temps cette actrice n'avait déployé tant de verve dans une création.

L'Entr'acte.

Marie est une œuvre bien écrite, bien pensée, mais plus sentie que vraisemblable; c'est un éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation des esclaves, et M^{me} Beuzeville a chaudement défendu la cause de l'humanité. Peut-être le mérite des artistes n'a-t-il pas été étranger aux sympathies que *Marie* a soulevées dans la foule. Nommons donc MM. Alexandre, Barqui et Casimir. Mais ce dernier nous rappelle un incident qu'il ne nous est pas permis de passer sous silence. Presque au commencement du premier acte de *Marie*, trois sifflets isolés ont accueilli un couplet chanté par Casimir; cet artiste a salué le public, et laissant son rôle interrompu, s'est retiré dans la coulisse. Durant quelques minutes la scène a été arrêtée, le tumulte de la salle grandissait; vraiment nous ne savons ce qu'il serait advenu, si le régisseur n'était venu annoncer que M. Casimir, décidé d'abord à ne plus reparaitre devant le public lyonnais, cédait cependant aux sollicitations du bénéficiaire et consentait à achever l'ouvrage. Alors ont éclaté des applaudissements; la rentrée de l'artiste a été un triomphe qui, pour lui, s'est continué pendant les deux actes. Que penser de tout ceci?

Oui, les siffleurs se sont montrés trop sévères en s'attachant au côté faible d'un artiste qui compense les vices de sa voix par d'importantes qualités; mais, sévères ou non, les siffleurs exerçaient un droit, et l'artiste manquait à son devoir en interrompant le spectacle. La démarche de Casimir a réussi vis-à-vis du public; ailleurs elle eût justement été condamnée. Certes, nous ne voulons point rendre difficile la tâche déjà si rebutante de l'acteur; mais, en défendant par goût ses privilèges, nous ne renonçons point à défendre ceux du public lorsqu'ils sont violés.

M. Casimir a eu le temps d'étudier le caractère des spectateurs lyonnais; quelquefois même il a eu à se plaindre d'aigres réprimandes. Devait-il donc s'étonner de ce qui lui arrivait dans la soirée de mercredi? La détermination qu'il n'a point prise au commencement de l'année, il ne pouvait la prendre avant la clôture du 21 avril, et s'il est vrai que cet artiste ait passé son engagement avec la direction pour l'année 1839, nous ne croyons pas qu'il lui soit permis de le rompre, puisque la majorité du public lui est encore favorable.

S'il en était autrement, que deviendrait une direction? Nul sujet ne serait lié; par le moyen de désapprobations amies et préparées à l'avance, l'acteur aurait chaque jour un prétexte pour se retirer de la scène. La direction, placée sous les menaces d'une fuite, devrait doubler le prix des appointements; le public serait privé de spectacle, et tout l'ordre des théâtres serait bouleversé. Cela ne peut pas être; chacun a ses droits à faire valoir et ses devoirs à remplir. En qualité de critique, nous avons spécifié les uns, et nous remplissons les autres.

CAUSERIES.

Nous offrons aujourd'hui à nos abonnés le portrait du *père Guéton*. Nous leur dirons, dans notre prochain numéro, la vie et les habitudes de ce patriarche-type, l'ami de tous les artistes, et qui les reçoit avec une si franche cordialité dans sa cellule de Châtillon-d'Azergues.

— M. Cresp donnera une nouvelle séance oratoire et dramatique, jeudi prochain 25 du courant. Cette séance, principalement destinée pour les ecclésiastiques et les pensionnats, aura lieu à l'hôtel de Provence, place de la Charité, à six heures très-précises du soir. On ne délivrera point de billets à la porte. Tous les billets doivent être pris d'avance à l'hôtel de Provence, et chez M. Cresp, rue de Pazy, 6, au 1^{er}. Chaque billet sera accompagné d'un programme.

Logogriphe.

Je pique, sur cinq pieds, la main trop indiscrete
Qui cherche à me toucher;
Queue à bas, tête à bas, fier je porte ma tête
Aussi haut qu'un clocher,
Et mon superbe front résiste à la tempête
Qui ne peut m'arracher.
Si jamais la famine à ta porte s'arrête,
Pour lui prouver, lecteur, que tu n'es pas trop bête,
Et pour te moquer d'elle, au fond de tes greniers,
Montre-lui de mes pieds les trois jaunes premiers. L. C.

Mot de la dernière charade : *Cou-rage*.

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

AVIS.

L'Eau de M. DESIRABODE, dentiste du roi, guérit les douleurs de dents, arrête la carie, raffermi les gencives, et blanchit en 15 minutes les dents les plus noires. — Dépôt chez M. PETIT, dessinateur, rue St-Marcel, no 39, au 1^{er}.

A VENDRE.

Montants pour rayons à vers à soie. — S'adresser hôtel des Courriers, rue St-Dominique, 12.

LIBRAIRIE.

Rue de la Préfecture, no 2.

M^{me} DURAND DE MONTLOUIS annonce à ses abonnés qu'elle vient de recevoir de Paris un assortiment complet d'Ouvrages nouveaux, tant pour la librairie que pour le cabinet de lecture.

On trouve à la même adresse toutes les pièces de la *France dramatique* et du *Magasin théâtral*.

DRAGÉES ARABIQUES

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, no 13, à Lyon.

Cette préparation, d'un goût infiniment agréable et balsamique, est employée avec le plus grand succès dans tous les rhumes, toux, asthmes, enrhumements, et toutes les autres affections de poitrine, qu'il guérit en très-peu de temps.

Prix : 1 f. 25 c. la boîte. — Dépôt place des Terreaux, à l'ancienne maison Véricel.

DICTIONNAIRE

NAPOLÉON LANDAIS,

2 VOL. IN-4o. — 26 FR.

Chez NOURTIER, libraire, rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

Jeudi 2 mai 1839, à huit heures et demie du soir, S'OUVRIRA

LE COURS DE MUSIQUE VOCALE

PRÉPARATOIRE A L'ÉTUDE DE TOUS LES INSTRUMENTS, Place du Plâtre, 10, au premier.

EXTRAIT DU PROGRAMME.

Des places particulières seront réservées aux Dames, qui pourront être accompagnées sans augmentation de prix.

Les Cartes d'admission, ainsi qu'un Programme des avantages et conditions du Cours, seront délivrés dans la salle, tous les jours, de trois heures à neuf heures du soir.

Un Cours spécial pour les Dames aura lieu aussitôt que 30 souscriptions seront remplies *ad hoc*.

Il ne sera fait de diminution de prix qu'en faveur des Dames qui se feront inscrire au Cours du soir.

AVIS.

FABRIQUE ET MAGASIN, quai St-Antoine, 16.

Nous avons signalé le Briquet-Millaud comme le meilleur qui ait paru jusqu'à ce jour, n'offrant aucun danger, pouvant se porter dans la poche, même étant débouché. Ce briquet est toujours garanti pour cinq années de durée.

Nous prévenons les amateurs que plusieurs colporteurs, qui vont dans les maisons et dans les cafés, se permettent de vendre des briquets qu'ils disent être des BRIQUETS-MILLAUD, ce à quoi le public ne doit point avoir confiance, attendu que le sieur MILLAUD n'a vendu et ne veut vendre à aucun colporteur de ses briquets; les personnes qui désirent les avoir ne peuvent les trouver que chez lui.

On trouve dans le même magasin la *Pommade minérale* pour faire couper les rasoirs, ainsi que l'*Essence du savon* pour faire la barbe. En se servant de ces produits chimiques du sieur Millaud, on est surpris des résultats avantageux que cela produit.

Chaque objet de son industrie porte la signature du sieur Millaud à la plume, afin qu'on n'ait confiance qu'à elle seule.

AU GRAND SALON,

Galerie de l'Argue, escalier C, à l'entresol.

Toujours 5 sous la coupe des cheveux.

TONY DAMSTROM, Coiffeur, successeur de M. HENRY, a l'honneur d'informer le public que la propreté et l'élégance régneront toujours dans son établissement.

NOTA. — Le sieur HENRY a transféré sa fabrique de Cols-Cravates au 1^{er} au-dessus de l'entresol, même montée. — Vente en gros et en détail.

Fabrique d'Eaux minérales

De ROMAN, pharmacien, rue du Plat, no 13, à Lyon.

Prix des eaux de Seltz, de St-Alban, St-Galmier, 15 c. la bouteille. — Les limonades gazeuses se vendent 50 c.

On trouve à la même adresse toutes les autres Eaux minérales de France et de l'étranger.

ÉLIXIR DE CARDAMONE,

Composé au kinkina, pour l'entretien des gencives et la propreté de la bouche, par M. MACORS, pharmacien, rue St-Jean, no 30.

Une demi-cuillerée à bouche, étendue, chaque matin, dans un verre d'eau, suffit pour donner aux dents une blancheur parfaite.

PRIX DU FLACON : 2 F. 50 C.

AUX DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS.

Successeurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

A LOUER DE SUITE,

UNE PETITE MAISON DE CAMPAGNE SITUÉE A ÉCULLY,

Composée, au rez-de-chaussée, d'une Salle à manger, Cuisine, arrière-cuisine avec pierre à laver, le tout donnant sur le jardin, planté d'arbres fruitiers et treilles en plein rapport (la contenance du jardin est d'une demi-bichérée); au 1^{er}, une grande pièce à cheminée, éclairée sur le jardin par

deux croisées, deux cabinets attenants à ladite pièce; cave, écurie pour trois chevaux.

S'adresser à Ecully, dans ladite maison, près l'église, à M^{me} BAZIN, chargée de la montrer. — Prix de la location : 250 fr.

L'entr'acte lyonnais.



Le père Guéton.